



Un dur désir de durer¹

Référence

Vieira, M. A. Un dur désir de durer. [Papers du comité d'Action de l'École Una](https://congresoamp2020.com/fr/el-tema/papers/01_papers.pdf). XIIÈME Congrès Association Mondiale de Psychanalyses. Buenos Aires, 2020. Disponible en < https://congresoamp2020.com/fr/el-tema/papers/01_papers.pdf >

Marcus André Vieira

Résumé

En temps de post-vérité, il est cependant essentiel d'interroger cette relation entre le réel du rêve et les expériences de vérité auxquelles il peut nous conduire. En ce sens, trois rêves abordés par Lacan dans son enseignement peuvent nous permettre d'envisager trois modes de relation différents entre vérité et réel dans les rêves.

Le rêve n'est-il qu'une nécessité du processus d'enregistrement et d'archivage des souvenirs de l'organisme ? Ou est-ce l'émissaire de ce qui se passe dans d'autres sphères, par exemple, inconscientes voire spirituelles ? En d'autres termes : faut-il le laisser livré au domaine du hors-sens en oubliant progressivement, tout au long de la journée, ses scènes étranges et ses objets ou, au contraire, vaut-il la peine de chercher la lecture qui nous orienterait au-delà des amertumes du quotidien ?

Ce débat pourrait s'étendre indéfiniment. Heureusement, nous, analystes, nous pouvons nous en éloigner car, pour nous, l'essentiel n'est pas dans la relation du rêve avec les lois impersonnelles de l'organisme ou avec des messages de l'au-delà. L'analyste ne cherche pas le réel du rêve dans quelque chose qui serait ailleurs, comme le mystique ou le médecin, mais dans la rencontre de l'analysant avec une Autre parole dans sa propre parole. Il n'y a de rêve, pour l'analyste, que celui apporté en séance, raconté.

Ce n'est pas seulement le constat d'une évidence, mais un postulat freudien fondamental que Lacan synthétise en affirmant que Freud ne fait aucune différence entre le rêve et son récit². Raconter un rêve dans l'analyse, en tant qu'acte singulier de parole, pourra donc être cette combinaison de ce qui de lui est dit et de ce qui, dans ce dit, est entendu.

C'est cela qui caractérise l'inconscient freudien défini d'abord par Lacan comme une expérience de vérité. Plus que le contenu de ce que s'y découvre, c'est cette

¹ . Une grande partie de ce que ce texte avance se doit au travail du séminaire Du rêve et du temps de l'EBP-Rio, avec Romildo do Rêgo Barros, que je remercie *encore*.

. Versions en portugais, espagnol, anglais et italien disponibles sur le site du congrès.

² « *L'essentiel de l'analyse freudienne se fonde toujours sur le récit du rêve en tant que rêve articulé* », Le Séminaire livre VI, (1958-59), Paris, La Martinière & Champ Freudien Ed, 2013.

expérience qui compte. Pas tant la vraie vérité sur soi-même, mais la certitude que, même si seulement mi-dite, il y a un réel de cette vérité. Et cela change et améliore la vie³.

En temps de post-vérité, il est cependant essentiel d'interroger cette relation entre le réel du rêve et les expériences de vérité auxquelles il peut nous conduire. En ce sens, trois rêves abordés par Lacan dans son enseignement peuvent nous permettre d'envisager trois modes de relation différents entre vérité et réel dans les rêves.

Le premier est le rêve du père mort, présenté par Freud dans *l'Interprétation des Rêves*⁴ et largement travaillé par Lacan dans son Séminaire 6. Le rêveur retrouve son père, récemment décédé, comme s'il était encore en vie, sans savoir cependant, qu'il était mort. L'interprétation de Freud consiste à introduire entre les deux thèmes fondamentaux du rêve : « il ne savait pas » et « il était mort », la phrase « selon son vœux - du rêveur ». En reprenant le rêve, Lacan distingue, dans le désir du rêve, *das Wunsch*, deux aspects : la demande, d'une part, et le désir, d'autre part. Le réel du désir du rêveur n'est pas le souhait de mort de son père, ceci est sa demande, son vœux. Cependant, c'est une demande impossible et c'est dans cet impossible que réside le réel du désir. Pour le comprendre, il faut prendre le père du rêveur comme celui qui incarne en lui-même la fonction paternelle. La mort du père, de cette façon, serait la fin de la fonction paternelle. Ceci étant, si elle dessine un point d'origine subjectif, comment l'effacer sans disparaître soi-même ? L'étrangeté du rêve réside donc moins dans la douleur qui affecte le rêveur, articulée au vœux de mort de son père, que dans ce point paradoxal d'impossibilité qui soutient son désir en tant que tel.

Pour donner corps à ce paradoxe, le rêve ne présente pas la mort du père comme sa disparition, mais comme un moyen particulier de savoir-sans-le-savoir (être vivant, mais mort sans le savoir) qui soutient, dans le rêve, l'impossible du désir du rêveur. C'est ce non-savoir qui sera souligné par Lacan comme la clé de la vie aliénée de l'être parlant, son point le plus réel, l'effet de la mortification de la jouissance par la parole qui affecte non seulement le père, mais nous tous.

Il ne suffit pas cependant de savoir qu'on ne sait pas ; il faut, avec l'interprétation analytique localiser *entre deux* ce vide structurant : l'espace du sujet qui est aussi locus de son désir, la présence d'une absence. Lacan le situera entre les deux lignes de son graphe, cette impossible existence dans le désir humain de l'essence réelle et indicible de la jouissance.

Un deuxième rêve, également tiré de *l'Interprétation des Rêves*, est commenté par Lacan dans le Séminaire 11. Le rêveur, qui avait veillé son fils pendant sa maladie, malheureusement fatale, s'endort pendant que quelqu'un prend soin du cadavre. Il se réveille, néanmoins, lorsqu'il rencontre son fils dans le rêve lui disant une phrase entendue à l'époque de sa maladie : « Père, ne vois-tu pas que je brûle ? », pour constater que ce qu'il avait pressenti avant de s'endormir se réalise : un cerge était tombé dans le cercueil et aurait pu causer un incendie⁵.

Ce rêve pouvait trouver son interprétation dans les termes du Séminaire 6 de la façon suivante : « Mon fils était vivant à nouveau », « mais il brûlait ». Dans l'intervalle entre les deux chaînes de pensée, en suivant la schématisation du graphe, y figurerait l'ambiguïté fondamentale du rêveur à l'égard du fils, son *Wunsch* de mort et de vie, représenté par un fils qui est vivant, mais en flammes. Pas du tout. Une autre chose

³ « C'est une trouvaille qui inclut tant cette parole que l'expérience de la rencontre avec elle. L'inconscient freudien est ainsi « texte et béance », une vérité refoulée et en même temps la surprise de l'événement, pour quelqu'un, de cette vérité ». Lacan, J, Le Séminaire livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse (1964), Paris, Seuil, 1973.

⁴ Freud, S. *L'interprétation des rêves*, Œuvres complètes Psychanalyse, Volume 4, (1899-1900), Paris, PUF, 1989.

⁵ Lacan, J. Le Séminaire, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964), Paris, Seuil, 1973, p. 59.

intéresse Lacan à ce moment-là et c'est exactement pour cela qu'il fait le choix de ce rêve : il considère que cette représentation du fils brûlant n'est pas une « formation de compromis », elle ne désigne pas le réel du désir du sujet.

Ce n'est pas par hasard qu'il s'agit d'un rêve d'angoisse et non pas de tristesse. Le fils brûlant est la figuration-limite, extrême, de la vie comme hors de la chaîne signifiante et non plus entre les deux chaînes. Un réel qui échappe à l'appréhension discursive du graphe du désir, qui ne se laisse pas attraper par la structure, pas même en tant qu'absence et négativité ; un réel fait d'excès, encore que figuré. Ce n'est plus le réel comme coupure, surprise et manque, mais comme présence, rencontre et jouissance. C'est le réel de l'objet *a* qui, au lieu de surprise et de reconfiguration, d'interprétation et de vérité, conduit à la rencontre avec ce qui, chez l'Autre, est réel, en lui, plus qu'en lui-même. Lacan le définit comme une expérience de réveil impossible, l'impossible échappatoire de la vie. La proposition de Lacan dans ce séminaire est la rencontre manquée avec le réel à la place d'une expérience de vérité. Il n'est plus question de paradigme d'interprétation, mais de la fonction du transfert dans la cure, qui devra, selon lui, être traversé pour y avoir une conclusion⁶.

Un troisième mode de présentation du réel dans l'analyse est également abordé par Lacan à partir d'un rêve, *Finnegans Wake*⁷. Pour que nous ne nous perdions pas dans l'immense ignorance et difficulté qui se présente chaque fois qu'il s'agit de Joyce, je ne propose que deux idées.

Tout d'abord, comme dans une séance d'analyse, la différence entre rêve et récit s'efface complètement. Comme Samuel Beckett dit de Joyce : « Vous vous plaignez que cette chose ne soit pas écrite en anglais [...] Ce n'est pas pour être lue - ou encore, ce n'est pas seulement à être lue. C'est pour être vue et entendue. Son écriture n'est pas sur quelque chose, c'est la chose elle-même ».⁸

Dans la lecture de ce texte-à-ne-pas-être-lu, Joyce nous conduit à faire l'expérience de ce qui serait un rêve dans lequel il n'y a ni désir ni réveil et pourtant nous sommes encore marqués par l'impossibilité, cachet, pour Lacan, du réel. Il y a une navigation forcée dans le Babel des langues, ce que nous pourrions sans difficulté rapprocher de ce que Lacan a nommé *lalangue* : collection de fragments sonores, visuels, sensoriels, singuliers qui nous constitue et qui est la base de notre accès à la langue commune⁹.

Sur ce plan, le désir comme point de vide fondamental, ainsi que le père en tant que le nom de la mortification du parlant pour parler, s'évanouissent au détriment de la jouissance de faire vibrer ces fragments hors-sens. Il n'y a plus la supposition que quelqu'un, quelque part, saurait mettre de l'ordre dans le chaos du monde, ce qui définit la fonction paternelle. Il n'y a même pas une Autre scène.

Il n'y aura donc de vérité que quand quelque chose contre quoi nous pouvons buter dans la lecture nous atteint, quand nous pouvons dire : cela me touche. Il ne s'agit pas d'une post-vérité, mais d'une vérité à être assumée avec le corps propre, à partir des rencontres avec les fragments de *lalangue* qui peuvent la soutenir.¹⁰

Pour conclure, je propose une analogie dangereuse. S'il y a quelque part où la supposition de savoir s'efface c'est dans ce qu'il est convenu d'appeler les réseaux sociaux. Dans cet espace, bien défini par Miguel Lago comme « les royaumes des opinions », il n'y a plus d'exception ou de supposition de savoir. « Dans le profil twitter

⁶ *Ibid.* p. 258.

⁷ Lacan reconnaît dans ce texte le récit d'un rêve écrit dont la spécificité est que le rêveur n'y serait aucun personnage particulier mais « le rêve même ». *Le Séminaire, livre XXIII, Le sinthome (1975-1976)*, Paris, Seuil, 2005, p. 125

⁸ Beckett, *apud* Mandil, R.- Os *efeitos da letra, op.cit.*, 159.

⁹ Lacan, J : *Le séminaire Livre XIX, ...Ou pire*. Leçon du 8 mars 1972, Paris, Seuil, 2011.

¹⁰ Lacan, J. Lacan J., « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 571-573.

du pape, des internautes brésiliens se sentent dans le droit de contredire ses analyses théologiques. Les réseaux sociaux transforment le patron d'un petit bar en spécialiste en exégèse biblique du même carat que le chef de l'Eglise Catholique »¹¹.

Sans la fonction paternelle, sans la supposition de savoir, sans croyance préalable dans l'Autre scène, comment faire ? Peut-être s'inspirer de ce qu'aurait fait Joyce. D'après Lacan, il se sauve avec son savoir-faire d'artiste en se libérant du cauchemar qui était pour lui le poids d'une histoire comme celle de l'Irlande, en écrivant ce texte - qui la reprend, la détruit et la reconstruit sans cesse, sans début ni fin.

Ne serait-il pas proche du faire de l'artiste lorsqu'il apporte aux réseaux un autre type d'événement que celui de la vérité d'opinion et de contre-opinion ? Ceci est mon analogie dangereuse, qui prend appui sur Lorenzo Mammi. En fait, dans le domaine des arts contemporains, comme dans *Finnegans*, ni la surprise du sujet, l'auteur par exemple, ni le réveil que peut provoquer un objet d'art ne sont plus affichés, puisque l'essentiel a tendance à être la production collective, le processus de son faire qui est, en soi-même, la propre intervention artistique. Dans ce contexte, l'essentiel du faire artistique serait la production de quelque chose qui puisse durer un peu plus que les autres objets communs aspirés par le monologue antagonique des réseaux, un « obstacle nécessaire » pour que le jeu des opinions ne tourne pas dans le vide absolu et, en même temps, pour que l'art existe dans un monde dans lequel ce qui n'apparaît pas, disparaît.¹²

Dans le vertige de cette *riverrun*¹³ pas de vérité préalable, pas de réveil, mais la certitude que nous sommes faits pour durer plus que nos paroles. Durer, ici, ce n'est pas *lacrar*¹⁴, durer dans la mémoire collective, mais persister comme un rêve dure dans le corps, ou comme Paul Eluard¹⁵ lu par Lacan, en tant que notre « dur désir de durer ».

Traduction : Ana De Melo

Révision : Bruna Meller

¹¹ Lago, M. "Procura-se um presidente", Piauí, n. 152, mai 2019, disponible dans <https://piaui.folha.uol.com.br/materia/procura-se-um-presidente/>

¹² Mammi, L. *O que resta – arte e crítica da arte*, São Paulo, Cia das Letras, 2012, p. 15.

¹³ Dans son livre *Finnegans Wake*, James Joyce mêle au courant de la rivière dublinoise tout le bavardage du monde, où rien n'est à sa place.

¹⁴ Argot brésilien très à la mode dans les réseaux sociaux actuellement, *lacrar* c'est dire, écrire ou faire quelque chose qui laisse l'autre déconcerté, sans réponse. Au pied de la lettre : cacheter, fermer.

¹⁵ Lacan, J, *Le Séminaire*, livre VII, *L'éthique de la psychanalyse* (1959-1960), Paris, Seuil, 1986, p. 357.

6+Un

Comité d'Action
de l'École Une

XIIÈME CONGRÈS
ASSOCIATION MONDIALE
DE PSYCHANALYSE

LE RÊVE
SON INTERPRÉTATION ET SON USAGE
DANS LA CURE LACANIENNE



C